

KAUFMANN, Jean – Claude, 2001, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Nathan, 288p.

Compte-rendu par Anne Revillard, paru in *Droit et société*, 50 : 249-251, 2003.

Délaissant de son propre aveu ce qu'un de ses critiques avait qualifié de « sociologie agréable », Jean-Claude Kaufmann s'attaque dans *Ego* à un casse-tête théorique classique de la tradition sociologique, l'individu. Sa réflexion s'appuie sur un diagnostic sévère : les sciences humaines ne parviennent pas à se dégager de « l'idéologie égocéphalocentrique » (centrée sur l'individu et réduisant ce dernier à son cerveau, à sa subjectivité) caractéristique de la modernité. La dénonciation du mythe de l'autonomie individuelle est pourtant généralement bien accueillie en sociologie, nous dira-t-on. Pour saisir toute la portée de la critique de Kaufmann, il faut comprendre qu'elle ne vise pas seulement l'illusion de l'individu autonome (qui subit de fait des contraintes sociales), mais bien la conception même de l'individu comme entité distincte de la société. Or la sociologie reste marquée par une telle vision dichotomique. Ainsi le processus d'individualisation est généralement décrit comme le résultat de l'effort d'individus cherchant à se *dégager* des contraintes sociales, ce qui reflète bien l'idée d'une volonté individuelle qui existerait indépendamment de la société. Une « révolution copernicienne » (Elias) est donc nécessaire pour arriver à penser l'individu comme processus. Or pour que la remise en question de la vision de l'individu séparé de la société soit vraiment entendue, elle doit s'accompagner d'un cadre théorique alternatif. Toute la force de la démonstration de Kaufmann tient justement dans ce pari : ne pas se contenter de déconstruire l'individu pour le plaisir de la déconstruction, mais montrer comment il est construit, tant historiquement qu'en « coupe transversale ».

La critique de « l'illusion égocéphalocentrique » passe d'abord par le réexamen d'une question abandonnée depuis longtemps par la sociologie, celle des origines de la culture humaine. En effet cette illusion induit une vision continuiste de l'évolution, l'émergence de la culture étant pensée dans la continuité du développement physique du cerveau. Or le fait social est né au contraire sur le mode de la rupture, à travers le « holisme fondateur » : le social s'est fondé en s'opposant à la nature tout en imitant ses formes (stabilité, fermeture, totalité). Ceci conduit Kaufmann à émettre une hypothèse

anthropologique implicite : l'idée de totalité (holisme) est l'instrument essentiel de l'organisation sociale, non seulement dans les sociétés traditionnelles mais aussi dans les sociétés modernes, cet idéal de totalité se formulant aujourd'hui à l'échelle de l'individu.

En ce qui concerne le processus historique d'individualisation, deux ordres de phénomènes sont à distinguer analytiquement : l'individualisation concrète et la représentation de soi. Le processus d'individualisation concrète trouve son origine dans la contradiction génitrice de la culture : le holisme fondateur est un idéal, qui se heurte à un processus concret de différenciation sociale. Les individus ont ainsi commencé à se différencier tout en continuant à se penser comme des éléments du grand tout. Une accélération se produit à la Renaissance (Simmel), moment où la logique de distinction devient la base d'affirmation d'une identité individuelle. Du point de vue de la représentation de soi, le tournant décisif est constitué par les Lumières qui, à travers la fiction du « moi abstrait », ont induit un déplacement de la croyance holistique sur l'individu lui-même. Le développement de la science et la réflexivité critique résultant des Lumières ont par ailleurs stimulé ultérieurement l'individualisation concrète.

S'il peut ainsi être considéré comme un produit de la science, l'individu est aussi un produit du « décrochage habitus/habitudes ». A travers cette idée, Kaufmann nous propose un outil de conceptualisation du processus d'individualisation concrète qui s'appuie sur les modalités d'incorporation individuelle de la mémoire sociale. Notre auteur décèle dans l'habitus bourdieusien (sous sa forme de schéma circulaire totalisant) une « théorie cachée du holisme » : inadapté pour les sociétés modernes, il est une description parfaite du fonctionnement des sociétés traditionnelles. Dans les sociétés modernes, l'habitus a fait scission et a donné lieu au pôle individuel à une nouvelle modalité d'inscription et de transmission de la mémoire sociale, l'habitude. Celle-ci se distingue de l'habitus (qui reste caractéristique du pôle social) du fait de sa *réflexivité* (c'est là qu'apparaît l'individu): elle n'a pas seulement pour fonction la reproduction de l'ancien, mais permet aussi l'enregistrement du nouveau.

C'est donc à partir de la dynamique des habitudes que Kaufmann étudie l'individu moderne « en coupe transversale ». Dans une première approche, l'habitude est un ensemble de schèmes d'action incorporés et objectivés, résultat d'une sédimentation de la mémoire sociale dans le corps et dans les objets familiers. Mais le social lui-même est le lieu de contradictions internes, qui induisent à l'échelle de l'individu des dissonances de schèmes d'action. Ce sont ces dissonances qui ouvrent des potentialités de

changement. Ainsi le conflit entre identité féminine axée sur la famille et identité féminine axée sur le travail (correspondant à deux types de mémoire sociale, une longue et une courte liée au mouvement d'autonomie des femmes) induit chez la ménagère un conflit de schèmes : elle pense à corriger ses copies tout en faisant la vaisselle. La force de la démonstration de Kaufmann tient ici à l'extrême finesse avec laquelle il parvient à retracer, prenant appui sur ses enquêtes qualitatives précédentes, le processus par lequel un schème nouveau entre peu à peu en concurrence avec le schème incorporé, provoquant une dissonance. Étant donné la diversification croissante des modes de socialisation, les conflits de schèmes deviennent de plus en plus fréquents ; par conséquent l'infrastructure individuelle est caractérisée par sa mouvance et son éclatement, qui entrent en contradiction avec l'idéologie du moi abstrait comme totalité fermée (holisme individuel). Le poids de cette idéologie pousse l'individu à contrer cette dispersion de soi en ayant recours à l'identité (« enveloppement de soi »).

L'identité comme instrument de reconstitution de la fiction holiste à l'échelle individuelle s'appuie sur deux supports essentiels. Le premier est la ligne narrative (qui inscrit l'individu dans une cohérence temporelle), le récit de vie jouant par rapport au holisme individuel le même rôle que les mythes anciens dans le holisme fondateur. Le second est constitué par les objets, qui fonctionnent comme des « traces de soi ». Au fil de cet ouvrage, Kaufmann milite constamment pour une réhabilitation de la place des objets dans la construction de la société et de l'individu. De même qu'il montre qu'un seuil essentiel de l'évolution humaine a été franchi lorsque la mémoire sociale a été extériorisée dans des objets (en particulier les outils), il insiste sur le rôle des objets familiarisés dans la construction de l'individu à travers les habitudes. L'objet familiarisé est en effet incorporé au sens où il disparaît en tant qu'extériorité en devenant un repère non conscient de l'action. Ainsi la simple vue d'un objet familier qui n'est pas « à sa place » provoque un mouvement du corps pour le ranger, sans médiation de la réflexivité. Cependant la prise de distance reste possible, et quand l'individu adopte une attitude réflexive par rapport aux objets familiarisés, alors ceux-ci peuvent devenir des supports de l'identité. L'individu est ainsi produit par des flux continus d'intériorisation et d'extériorisation. Mais l'extériorisation de soi dans les objets peut aussi rendre plus complexe le travail de gestion identitaire, en posant la question du rapport au « moi objectivé ». Kaufmann conclut son étude par un examen des formes de l'individualisation, soulignant dans plusieurs domaines un « double langage » des sociétés démocratiques.

Ce dernier ouvrage de Kaufmann , sous ses apparences de « grande théorie », ne constitue pas une rupture radicale avec les publications précédentes plus axées sur des études de terrain. En effet les intuitions théoriques les plus fondamentales sur la construction de l'individu proviennent de l'interprétation d'entretiens approfondis issus des précédentes enquêtes. Parmi de nombreux exemples, nous ne citerons que celui du « projet-rêve » (p.215) comme forme de réflexivité concurrente de la rationalité, qui invite selon nous à une réhabilitation du rôle de l'imagination dans le changement social. Ce n'est pas le moindre des paradoxes pour une sociologie qui prétend déconstruire l'individu, mais c'est là aussi toute sa finesse. *Ego* ne saurait donc être considéré comme un livre parmi tant d'autres sur l'individu moderne. Il constitue bel et bien une contribution majeure à la « révolution copernicienne » appelée de ses vœux par Elias.